



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

L'ENFER DE DUNKERQUE

Nous devons à l'obligeance du général PAILLARD, Rédacteur en chef de la Revue Historique des Armées, qui l'a publié dans son deuxième numéro de 1948, la reproduction de ce très beau récit sur la bataille de Dunkerque. Nous l'en remercions vivement.

29 mai 1940.

Pendant que plusieurs divisions de la 1^{re} armée, encerclées la veille dans Lille, se défendent avec acharnement retenant ainsi une part importante des forces ennemies, le corps expéditionnaire britannique (B.E.F.) et ce qui reste du premier groupe d'armées français (G.A.) achèvent leur manœuvre en retraite par un dernier bond qui les conduit de la Lys à la mer. Tentant de renouveler au nord de la Lys la jonction des corps blindés attaquant à l'ouest avec les divisions du front de bataille de l'Est, les Allemands ont échoué, et dans la journée du 29 la gigantesque tenaille s'est refermée, à hauteur des monts de Flandre, sur le vide.

Français et Britanniques étaient à l'abri dans la tête de pont de Dunkerque. L'évacuation, déjà entamée pour le B.E.F., devenait possible pour l'ensemble des unités rescapées... à condition que la

défense organisée hâtivement sur le front de la tête de pont parvint à contenir le temps voulu les attaques d'un ennemi disposant d'énormes moyens.

La bataille de Dunkerque est commencée à l'ouest depuis que l'aile gauche du groupement blindé von Kleist, se rabattant de la Somme vers le nord, en longeant la mer pour couper les communications alliées, a rencontré des résistances, c'est-à-dire depuis les premiers combats livrés les 22 et 23 mai sur la ligne Boulogne-Saint-Omer-Aire par la 21^e D.I. surprise en cours de transport. Retardées par les sièges de Boulogne et de Calais et, à partir du 24 mai, par la résistance opposée sur le front de l'Aa entre Gravelines et le sud de Watten, par les éléments bigarrés du secteur fortifié des Flandres (S.F.F.), les divisions blindées et motorisées allemandes ont été efficacement freinées au prix de sacrifices renouvelés et n'ont commencé à prendre contact de la position de résistance de la tête de

pont (partie ouest) qu'à partir du 28 mai.

A l'est, les divisions allemandes sont de type normal, mais nombreuses, et la menace créée par la réussite de l'attaque du 24 mai sur le secteur belge de Courtrai se trouve brusquement élargie le 27 mai par la défection de l'armée du roi Léopold. Avec l'aide de divisions britanniques, le 2^e D.L.M. a tendu le long du canal d'Ypres un écran protecteur remonté peu à peu vers le nord jusqu'à la mer par le canal de Loo. Le 29 mai, journée critique, la 60^e D.I., repliée de l'extrême gauche belge, fait face en avant de cet écran, dans la bouche de l'Yser, et son sacrifice permet de gagner des heures précieuses.

Sans perdre un instant, il faut assurer la solidité du front de la tête de pont, regrouper les troupes, organiser l'évacuation française pendant que se poursuit la britannique. Il faudra ensuite protéger les embarquements et résister aux furieux assauts allemands, qui vont, jusqu'à la dernière nuit (3 au 4 juin), presser les défenseurs aux abords immédiats de la ville.

Les pages que l'on va lire sont extraites de la troisième partie d'un ouvrage très complet portant sur l'ensemble du drame de Dunkerque (1).

LES BOMBARDEMENTS DE DUNKERQUE

Le 10 mai, la ville reçoit ses premières bombes. Le 18, les bombardements aériens sérieux commencent, causant des dégâts et des pertes.

Le 27 mai est le premier jour de l'enfer de Dunkerque.

De 8 heures du matin à 8 heures du soir, les avions allemands tiennent le ciel; on en compte à certains moments plusieurs centaines, masse qu'alimentent de régulières vagues de 40 à 45 appareils. Des estimations ont chiffré le nombre de bombes larguées à 15.000 explosives et 30.000 incendiaires (2).

L'attaque est brusque et il y a surprise. Surprise au détriment des blessés anglais qu'ont amenés sur les quais, pour les embarquer dans des navires-hôpitaux, un très grand nombre d'ambulances. Les voitures sanitaires se réfugient place du Mynck, mais les bombes incendiaires les y poursuivent, les véhicules prennent feu et de nombreux blessés sont brûlés vifs.

Le port est particulièrement visé. Tout y vole en éclats, tout ce qui peut flamber flambe. Des munitions font sauter un bateau, d'autres une rame de wagons sur le terre-plein à l'ouest du phare. Les quais sont éventrés, s'écroulent dans les bassins. L'écluse Trystram est endommagée. L'écluse Guillaïn doit rester ouverte par prudence. Il n'y a plus de bassin à flot; Dunkerque devient un port à marées.

La ville est durement touchée, surtout dans la partie qui avoisine le port. Autour des voitures-ambulances anglaises, le quartier du Mynck est en feu. L'hôtel de ville brûle, ainsi que toutes les maisons en façade vers les bassins. A l'ouest, l'incendie des réservoirs de pétrole de Saint-Pol redouble de violence, dégageant une épaisse fumée noire que le vent rabat sur le port et la ville. A l'est, le bombardement s'étend à Malo, qui connaît ses premières ruines.

Quand la nuit tombe, le bombardement cesse. Sortant des caves ou des abris, les Dunkerquois ne reconnaissent plus leur ville, démolie en un seul jour. Sur les décombres se dressent le donjon de l'hôtel de ville et les murs de la cathédrale Saint-Eloi. Jean Bart est resté sur son socle, mais l'écran de maisons qui le séparait du port a disparu.

Le 28 mai voit l'achèvement de l'œuvre entreprise le 27, les bombardiers s'acharnant plus particulièrement sur la ville.

Les pertes civiles et militaires sont lourdes, le nombre des morts dépasse du double celui des blessés, des centaines de corps restent enfouis sous les maisons. Les équipes de sauveteurs courent au-devant du danger pour dégager les ensevelis, soldats et habitants confondus déblaient fébrilement. Après les premiers soins, les blessés sont transportés dans les hôpitaux, ou au groupe sanitaire de la 68^e D.I., qui fonctionne au Chapeau Rouge (sud de Rosendaël). Les morts sont ensuite conduits à l'hôpital de Rosendaël, où ils débordent de la morgue.

Après ces deux journées, Dunkerque n'est plus qu'un fantôme de ville dressant le long des rues impraticables des murs calcinés derrière lesquels il n'y a plus rien. La vie s'y réfugie, exclusivement, dans les abris et dans les caves.

Le port, lui, continue à faire son métier, malgré la servitude des marées, malgré les épaves dangereuses qui le parsèment (dont une dresse sa proue entre les deux extrémités des jetées). Sous les bombes, doublées à partir du 30 mai par les obus, les navires de ravitaillement, guidés et amarrés par la Police de la navigation, s'efforcent d'apporter munitions et vivres. Les manutentionnaires militaires (soldats du 611^e pionniers et marins), les dockers et les matelots de la marine mar-

chande poursuivent leur tâche humble et dangereuse, cependant que le service technique des Ponts et Chaussées travaille avec acharnement sous le feu aux réparations urgentes.

L'accès aux bassins devient bientôt impraticable aux navires qui poursuivent leurs opérations (ravitaillement et évacuations, puis exclusivement évacuations) dans l'avant-port et au quai Félix-Faure.

Gravement mutilé, le glorieux port remplira son office sous le feu jusqu'à la dernière nuit.

L'HOTEL DES POSTES

Les bâtiments militaires (intendance, casernes Ronarch' et Jean-Bart) sont détruits. Les bâtiments publics civils ne sont pas davantage épargnés, et parmi eux l'hôtel des postes. Ce qui s'y est passé mérite d'être cité, à titre d'illustration de l'esprit de sacrifice qui, à l'arrière comme à l'avant, anime les défenseurs de Dunkerque.

Le 28 mai à 8 heures, en raison du danger couru par le personnel civil (hommes et femmes) qui assure le service télégraphique à l'hôtel des postes, l'amiral Abrial envoie le chef de bataillon Farjon, commandant les transmissions du XVI^e C.A., prendre le service en charge avec ses sapeurs. A 9 heures, la relève est faite, les sapeurs télégraphistes assurent l'exploitation des multiples; seuls quelques spécialistes civils des lignes souterraines à grande distance ont été conservés.

Le bombardement redouble, bientôt le quartier entier brûle et le feu se propage au bâtiment. Vers 10 heures, la salle des multiples, située au deuxième étage, est en flammes. Avant que le matériel soit mis hors d'usage, le commandant Farjon fait rejeter tous les circuits téléphoniques demeurés intacts sur un standard à 100 directions installé dans la cave du bâtiment.

La situation devient d'heure en heure plus critique. L'hôtel des postes et les immeubles voisins forment un immense brasier. Le central souterrain à 100 directions n'a plus que 30 directions à exploiter. Pour soustraire le personnel au danger, le commandant Farjon décide de le renvoyer et de rester seul pour assurer les communications. Le caporal Bonardel de la compagnie télégraphique 116/81 se joint spontanément à lui. Enfouis sous la fournaise, les deux hommes manipulent les fiches et répondent aux appels.

Vers 15 heures, le bâtiment s'écroule en partie. Les éboulements, complétés par le bombardement, détruisent une à une les lignes en exploitation. La salle des accus, épargnée jusque là, est mise hors de service. Le central se trouve dans l'impossibilité de fonctionner.

Réussissant à échapper aux flammes qui cernent la sortie du réduit souterrain, le commandant Farjon et le caporal Bonardel se retrouvent à l'air libre; dans le tonnerre des explosions ils se dirigent vers le bastion 32 (3), car un militaire n'a pas terminé sa mission tant qu'il n'a pas rendu compte.

LES DUNES ET MALO-TERMINUS ROSANDEAL - LE CHAPEAU ROUGE

Les troupes en attente sont dans les dunes. Les P.C. des grandes unités se sont presque tous fixés à Malo-les-Bains et à son annexe est de Malo-Terminus, ainsi que la plupart des postes de secours (2^e D.I.N.A. à Malo-Terminus, corps de cavalerie à l'hôtel-casino de Malo-Terminus et au carrefour central de Malo-les-Bains). Le service de santé de la 68^e D.I., grande unité engagée sur le front ouest, est déployé au Chapeau Rouge (sud de Rosendaël).

Les dunes se sont peuplées progressivement, dès les premiers jours de la retraite, d'unités et d'isolés attirés par la sécurité relative offerte par ces grands espaces dans les parties éloignées à la fois des maisons, des batteries et de la plage où embarquent les Britanniques. A partir du 29 mai, le peuplement est organisé dans le cadre du camp des Dunes, qui aligne ses bandes parallèles au Perroquet, puis à Malo-Terminus.

Ce gîte d'attente avant l'embarquement a pris dès le début des allures de ville en plein air. Une ville dont les habitants, écrasés de fatigue, vêtus d'uniformes fripés par la bataille et les nuits de veille, toujours en quête d'eau et de ravitaillement, n'ont pas toujours belle allure. Un va-et-vient incessant des arrivées, des départs, des déplacements locaux agitent cette fourmilière de sable. Mettre de l'ordre? recenser? ravitailler méthodiquement? autant de problèmes malaisément solubles.

Dans les premiers jours, la plus grande difficulté consiste à assurer les transmissions. Les habitants des dunes ne sont pas commodes à retrouver dans ces petites collines de topographie confuse qui moutonnent à perte de vue, sans points de repère. Insuffisamment fixés, en proie à la hantise de l'embarquement, ils sont mouvants comme l'est, sous le vent de la mer, le sable qui les accueille. Si les informations sérieuses leur arrivent mal, leurs antennes captent les moindres bruits qui, répondant à leurs aspirations, laissent entrevoir des possibilités de départ. De véritables courants passent et entraînent les unités ou les fractions manquant d'instructions fermes, telle la migration qui, le 29 mai, provoque vers la plage de La Panne un afflux dont se plaignent les Britanniques.

Dès que le camp des Dunes a pris son assiette, les ordres sont correctement transmis, mais souvent ils sont suivis de contre-ordres, dus à l'incertitude dans laquelle se trouve le Commandement quant aux heures et aux lieux d'arrivée des bateaux et parfois à une décision de maintien à terre de certaines unités pour la défense de la tête de pont. Ce dernier cas est celui d'éléments d'artillerie de la 32^e D.I. qui, ayant reçu le 30 mai un préavis d'embarquement, ont commencé à faire sauter leurs canons, conformément aux ordres, opération désastreuse partiellement consommée lorsque l'ordre arrive de faire route vers l'ouest pour étoffer la défense terrestre de Dunkerque. Un exemple d'un autre ordre est donné le 2 juin par les E.O.C.A. 16 (éléments non combattants) qui, devant s'embarquer dans la nuit sur deux pontons construits la veille par le génie avec des camions à marée basse, n'ont pas plus de chance que le 43^e R.I. la veille, aucun bateau ne se présentant. Ils sont dirigés sur la jetée Est, sous le bombardement d'artillerie. Il n'y a qu'un seul navire. «La prévôté s'engage sur la jetée. A 200 mètres du navire, l'ordre arrive de faire demi-tour. Il est impossible de décrire l'effet moral produit sur le personnel» (4).

Les déceptions ne détruisent pas l'espoir tenace de cette foule. Espoir collectif plus fort qu'une somme d'espoirs individuels. Dans cette atmosphère de catastrophe règne une confiance touchante. Une proclamation rassurante de l'amiral Platon sur les événements militaires, affichée le 2 juin, est instantanément répandue et trouve partout crédit.

Une autre caractéristique du «climat» moral des dunes et de Dunkerque, c'est l'esprit de solidarité et d'entraide qui soude les uns aux autres les éléments les plus différents. Cette note réconfortante se retrouve sous la plume de plusieurs témoins; l'un d'eux écrit :

«Une fraternité comme je n'en ai vu nulle part régnait dans la troupe et, je ne sais pourquoi, l'arrivée de nouveaux contingents de soldats français nous rassurait, le moral reprenait le dessus, bien que le danger fût le même devant une mer qui refusait l'accès à la sécurité, à la terre libre» (5).

L'Enfer de Dunkerque

SUITE

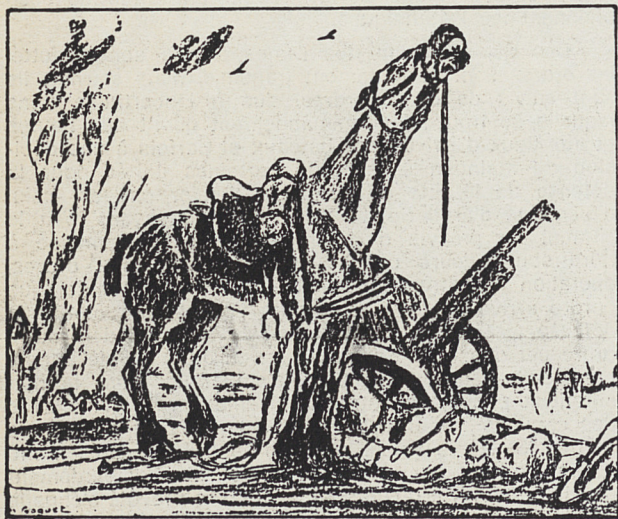
Les attaques aériennes ne menacent pas gravement les dunes. Les bombes sont principalement pour le port, les localités, les fortifications, la plage et les bateaux. Seuls quelques avions mitrailleurs promettent de temps à autre leurs rafales peu efficaces dans les buissons d'oyats. Les soldats désœuvrés, toujours friands de spectacles, peuvent, l'esprit assez libre, assister du balcon des dunes aux péripéties mouvementées de l'embarquement britannique.

Le 30 mai, tout change avec l'apparition des premiers obus. Jamais ajusté, l'objectif étant trop fluide, le tir ennemi saupoudre le terrain à l'aveuglette. D'abord intermittent, il devient le 1^{er} et le 2 juin presque continu, de jour et de nuit, les batteries se faisant plus nombreuses et plus proches. Il est malaisé, nous l'avons dit, de s'abriter dans ce sol trop meuble. Il y a des pertes, de plus en plus lourdes. Toute détente morale devient impossible; les hommes silencieux guettent de l'oreille le sifflement annonciateur. Cette épreuve des nerfs est ainsi décrite par un témoin (6) : «Lorsqu'un avion lance bombes et torpilles, on les voit descendre, et cela ne dure pas, au lieu que les 77 et les 105! pss... boum... pss... boum... tombent avec une régularité de métronome... Holà! c'est pour nous!» Et, aplatis sur le sable, la tête sous le casque, les soldats de 1940 se prennent à mesurer le mérite de leurs anciens, les poilus de 1916, qui tenaient, écrasés par les 210, dans la boue meusienne. Hommage de l'enfer de Dunkerque à l'enfer de Verdun.

Ceux qui ont vécu ces pénibles journées effacent tous les mérites devant ceux du service de santé. Sans arrêt, les équipes de ramassage des blessés explorent les creux des dunes, soignent sur place sous les rafales (7), brancardent au milieu des geysers de sable soulevés par les explosions. Aux abords des postes de secours, rapidement embouteillés, vient battre une grande misère humaine. Dans les murs solides de l'hôtel-casino de Malo-Terminus, rapporte le même témoin que ci-dessus, pour la nuit du 30 au 31 mai : «C'est un va-et-vient continu. Démarches hésitantes des brancardiers qui avancent péniblement pour ne pas renverser leurs douloureux fardeaux. Des gémissements, des cris. A ma gauche, je reconnais, au fond d'une pièce étroite, le lieutenant Blicher penché sur un blessé qu'il est en train de panser à la lueur d'une lampe de poche. J'enjambe un pauvre gars dont le râle saccadé et l'isolement annoncent une fin prochaine. Le médecin-lieutenant n'a plus de matériel sanitaires, il en est réduit à employer des pansements individuels; je lui passe le mien... Quelques voitures sanitaires attendent. Le brancardage va de plus belle... La mer murmure doucement, là, tout près, et les obus déchirent l'air. Tandis que nous installons des blessés dans une sanitaire (oh! ces attaches qu'il faut manipuler à tâtons et qui ne se laissent pas faire!) un obus nous frôle presque; comme par un grand vent nous sommes secoués, il va s'enfoncer dans le sable».

En bordure des dunes, Malo-les-Bains et Rosendaël sont progressivement, systématiquement écrasés par les bombes qui font le gros travail. Les 105 parfent la besogne et, par leurs rafales de toutes heures, créent une insécurité permanente diurne et nocturne.

Rosendaël vu par un témoin (8), les 1^{er} et 2 juin, est une ville morte, dont seules quelques caves sont habitées par des éléments en attente de départ. Dans les rues balayées par les balles d'avions et les éclats d'obus, bordées de maisons béantes qui chaque jour révèlent un peu plus de leur intimité, il ne passe que des ambulances qui se rendent en serpentant à travers les gravats à l'hôpital de Rosendaël, massive bâtisse relativement respectée par les bombardements. Par instant des chevaux échappés, affolés par les explosions, galopent en tous sens; l'un d'eux est capturé par des cuisiniers et mis à mort d'un coup de couteau dans le cervelet, «comme aux arènes». Un avion allemand désemparé rase les toits dans un bruit de tempête, heurte une maison et explose.



Le dimanche 2 juin, une messe dite à l'église de Rosendaël par un prêtre-soldat est décrite dans les termes suivants : «La plupart d'entre nous, pour ne pas dire tous, s'y rendirent... l'église à une seule nef n'a pas été épargnée par les bombardements. Une bombe a percé la voûte, venant éclater sur les dalles, au milieu des chaises qui ont été projetées, disloquées, dans toutes les directions. Sur la droite, près de l'autel, un projectile de gros calibre a tout dévasté. Par ces ouvertures béantes, déchiquetées, on voit de larges pans de ciel et nous entendons les longs sifflements des martinets qui se poursuivent bien haut dans l'azur. Les murs sont criblés d'éclats, les vitraux pulvérisés... Cette cérémonie dans un temple profané par la guerre et les obus est particulièrement impressionnante. Jamais je ne me souviens d'avoir vu une assistance plus recueillie, plus fervente que cette poignée de soldats sur laquelle planait la mort... La fin du Saint-Sacrifice est accompagnée par de nombreuses explosions et le claquement sec des mitrailleuses».

Au sud de Rosendaël, sur la route de Tétéghem, non loin du pont du Chapeau Rouge, fonctionne le groupe sanitaire divisionnaire (G.S.D.) de la 68^e D.I., renforcé par le 16^e C.A. de quelques moyens automobiles. «Ce point de passage du canal de Dunkerque à Furnes connaît le grand encombrement dès le 28 mai. Des réfugiés civils refluent, abandonnant leurs voitures sur la chaussée pour s'abriter des bombes dans les fossés, des convois militaires circulent, souvent dans les deux sens, les camions abandonnés pillés, incendiés, s'amoncellent. En certains endroits, le canal regorge de véhicules immergés à tel point qu'il n'est plus cours d'eau, mais vaste passerelle» (9).

Le G.S.D. est sous tente. Dès le 30 mai, il est bombardé par l'artillerie, de deux directions perpendiculaires (Bourbourg et Bergues). Il fonctionne à plein, n'abritant dans les tranchées que le personnel non indispensable. Il soigne 100, puis 200 blessés par jour en moyenne, des militaires, des civils, parmi lesquels des femmes et un grand nombre d'enfants, et aussi des Allemands (60 prisonniers blessés le 31 mai au cours d'un embarquement à Malo). Les évacuations sur le sanatorium de Zuydcoote manquent d'être arrêtées par l'obstruction complète des deux routes du canal et du fort des Dunes. Elles ne sont maintenues libres, entre deux haies de véhicules abandonnés, que grâce à l'action d'équipes spéciales de déblaiement fournies par le 224^e R.I. (10) et d'une équipe organisée par l'initiative du G.S.D./68.

Les pertes sont lourdes au G.S.D., dont le chef (médecin-commandant de Saint-Paul) est grièvement blessé. Une ambulance anglaise voisine fait aussi bonne figure sous le feu; les officiers s'y offrent l'élégance de persévérer dans leur five o'clock sous le bombardement. Les rapports de voisinage sont excellents, voire fraternels, les équipes des deux formations relevant indifféremment blessés anglais et français. Le 1^{er} juin, les Anglais s'en vont, laissant à terre environ 200 blessés avec trois médecins tirés au sort et 30 infirmiers.

ATTAKUES AERIENNES - COMBATS AERIENS

Autre élément d'atmosphère : le spectacle continu qu'offre le ciel. Les attaques aériennes ne cessent pour ainsi dire pas depuis la grande journée du 27 mai. Chaque jour, les formations de bombardiers (l'effectif des vols groupés est d'ordinaire de 40 appareils) raient de leurs vagues successives le ciel de Dunkerque, qui rarement est vide. Le pavillon à bandes horizontales blanches et bleues qui transmet aux bateaux en mer l'alerte aux avions reste arboré en quasi-permanence à la tour du beffroi. Les réservoirs de pétrole en feu offrent aux expéditions ennemies le précieux écran de leur énorme nuage de fumée noire que le vent de noroît rabat sur le port et la ville; les stukas en surgissent, tombant comme des pierres.

L'ennemi est dans la meilleure des postures. Non seulement il dispose de la supériorité écrasante en moyens de bombardement qui a constitué le principal facteur de ses succès du début de la campagne, mais, depuis que les terrains de Norrent-Fontès et de Marck ont été atteints par son avance, il a expulsé les avions alliés de toutes les bases aériennes de la côte. Il peut utiliser, en France et en Belgique, des terrains situés à courte distance de Dunkerque. Du matin au soir, c'est une véritable noria qui fonctionne, déversant ses bombes sur les lieux d'embarquement.

Mais il arrive que la noria grippe. De nombreux avions sont abattus par les D.C.A. alliées terrestres et navales, et leur chute spectaculaire remonte le moral des assiégés. Plus spectaculaires encore sont les combats livrés aux formations aériennes de l'ennemi par une chasse anglaise ardente, qui force les barrages de la chasse allemande pour s'attaquer aux bombardiers. Ces petits avions alliés, «des canadiens» disent les hommes, font des apparitions assez fréquentes pendant les embarquements britanniques; ils vont au combat avec un cran qui arrache aux spectateurs des dunes des cris d'admiration.

De son P.C. de Tétéghem, le général Barthélémy voit passer plusieurs fois par jour les expéditions allemandes allant sur Dunkerque ou Malo. «En approchant de leur objectif, pour dérouter la D.C.A. les avions se dispersent, se fragmentent; leurs groupes zigzaguent, manœuvrent, font demi-tour. Mais ce n'est que pour mieux atteindre l'objectif sur lequel au dernier moment chacun pique dans un hurlement de sirène. Même de loin, on voit les bombes que lâche chaque bombardier.

«Mais voici les chasseurs anglais; sur appel téléphonique ou radio, ils accourent de Grande-Bretagne; alors le sport commence. Les bombardiers allemands, délestés de leurs bombes, voyagent pleins

gaz; visiblement ils ne tiennent pas à voir de près leurs adversaires, ils fuient le combat. Mais les chasseurs aux ailes argentées et noires se balancent gracieusement là-haut comme s'ils choisissaient leur victime, puis ils se laissent tomber à 600 kilomètres-heure. Les mitrailleuses crépitent, le boche descend, cherche en rase-mottes à disparaître dans le paysage, quand il ne demande pas aux nuages de l'abriter. En un clin d'œil le ciel est vide, avec le plus souvent deux ou trois appareils allemands descendus. Alors c'est une joie immense pour nos hommes, qui s'appellent et se montrent avec transport le parachute au bout duquel pend le pilote allemand, qui a dû quitter son avion en détresse» (11).

Le spectacle ayant été décrit de l'extérieur, entrons dans la zone bombardée, en commençant par Dunkerque. Voici une «chose vue» racontée par un des occupants du bastion 32.

«... Les «Messerchmitt» commencent à valser au-dessus de Dunkerque. Les chapelets de bombes font vibrer le sol élastique, pendant que, d'un seul bloc, le bastion 32 semblait osciller sur sa base et qu'il était plongé dans la plus pure obscurité.

«Des odeurs de poudre, de cadavre infectaient l'atmosphère dès qu'on mettait le nez dehors.

«Dans la rade, quelques bateaux coulés montraient le bout de leurs mâts à marée basse.

«Seul l'Adroit ripait fièrement autour de son ancre. Il était si joliment échoué que nul n'aurait pu croire à sa perte prochaine.

«En piqué, les «Stukas» le croyant en pleine santé s'acharnaient sur lui, mais il se moquait même des coups au but.

«Tel un miroir aux alouettes, l'Adroit attirait l'oiseau du ciel, pendant que le chasseur anglais de son «Beaufors» n'attendait que le moment pour descendre le redoutable épervier.

«Combien de fois avons-nous assisté à ce jeu, du haut du bastion 32, suivant des yeux les projectiles traçants dans leur course éperdue à travers l'azur, souhaitant toujours que cette trajectoire de feu soit interceptée par celui qui devait en être le destinataire.

«Plusieurs fois ce vœu s'est réalisé.

«Mais combien de fois, même le but manqué, avons-nous admiré notre chasseur à l'affût oui, cet Anglais dont la pièce était en batterie à la pointe ouest de Malo-les-Bains, et qui, malgré les bombes, malgré les maisons qui s'écroulaient presque sur lui, malgré le feu qui l'entourait, n'a jamais quitté son poste de combat, a toujours tiré, sans cesse tiré, jusqu'à ce que l'oiseau tombe ou qu'il s'en aille» (12).

Un spectateur qui assiste des dunes au drame de l'embarquement britannique dans les parages de l'hôtel-casino de Malo-Terminus rapporte que l'après-midi du 28 mai fut catastrophique pour nos alliés. Descendant à peine à six mètres du sol malgré la D.C.A., les avions allemands mitraillaient sans merci la jetée et la plage où se groupaient en rangs serrés les Tommies; volant au ras des mâts des navires, ils déversaient leurs chapelets de cinq à neuf bombes incendiaires.

«La bataille faisait alors rage. De toutes parts, de terre et de mer, les canons anti-chars tonnaient, les mitrailleuses crépitaient, les fusils claquaient.

«Devant nous, huit ou neuf navires, chargés d'hommes, flambaient et de Malo nous apercevions des flammes en mer du côté de Bray-Dunes, où l'embarquement des Anglais se faisait encore plus activement. De la plage, les Tommies, impuissants et terrifiés, lorgnaient le carnage sur mer. A peine une bombe avait-elle atteint son objectif qu'immédiatement des flammes s'élevaient de toutes parts : en un clin d'œil le bateau n'était plus qu'un immense brasier. Les hommes se jetaient à la mer, mais, comme ceci se passait à quelque trois cents mètres de la côte, peut-être davantage, beaucoup y trouvèrent la mort, témoins en furent les nombreux cadavres rejetés par la mer le lendemain. L'un après l'autre, les navires coulaient et venaient s'échouer sur la plage, et ça et là, on apercevait un mât ou des cheminées.

«Contraints par une averse (13) de rentrer au casino, nous y fûmes secoués par une formidable explosion qui a ébranlé l'immeuble. Immédiatement nous sortîmes pour nous rendre compte de ce qui s'était passé : un gros cargo-boat venait de heurter une mine et coulait, nous arrivâmes juste à temps pour assister à l'explosion des chaudières; en quelques secondes il avait sombré, et seul le mât apparaissait (14)».

Le lendemain 29 mai, une D.C.A. renforcée britannique et française oblige les avions allemands à voler haut; la chasse canadienne intervient et abat au-dessus de la mer un appareil ennemi. Le 30 après-

Mots croisés n° 452 par Robert VERBA

HORIZONTELEMENT :

I. - Celui qui l'est, rêve de la perfection absolue. — II. - Clignotement des paupières sans faire «de l'œil». — III. - Licite s'il était dans l'ordre. - Largeur d'une étoffe. — IV. - Ensemble de cinq cents feuilles de papier. - Changer de peau. — V. - Ni mince, ni délié. — VI. - Entre la fin du samedi et le début du dimanche. - Notion fondamentale des mathématiques. — VII. - De droite à gauche on est en droit de le réclamer. - Le même dans le bon sens. - Façon. — VIII. - Pronom personnel. - Déposa un enjeu. — IX. - Manière d'agir que l'on considère comme blâmable.

VERTICALEMENT :

1. - Mais alors, pas confiant du tout! — 2. - Gaspiller à tort et à travers. — 3. - Coupa les têtes. - Cité antique de la basse Mésopotamie. — 4. - Parvenir à son but. — 5. - Petit poème à vers courts. - Ne plus en avoir un, c'est la ruine! — 6. - En outre. - Pronom personnel. — 7. - Au cas ou. - Ne concerne pas la campagne. — 8. - Il n'est guère réjouissant d'y être fourré. - Economiste français né à Lausanne et décédé en 1955. — 9. - Provoqueras l'irritation.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I									
II									
III									
IV									
V									
VI									
VII									
VIII									
IX									

midi, deux autres avions allemands sont descendus, et un avion canadien est coupé en deux (15).

Un autre spectateur écrit dans son journal, en date du 31 mai, que, dans les dunes de Malo-Terminus : « l'après-midi est illustrée par une série de combats aériens de grande allure. Anglais et Canadiens ont nettement l'avantage. L'immense foule des soldats regarde, haletante ; beaucoup trépident de joie, certains applaudissent même. Des avions s'abattent, de tous côtés les parachutistes dansent dans l'air ; deux Allemands tombent à la mer et c'est un spectacle impressionnant que de voir disparaître ces deux hommes dans les flots. L'humanité garde ses lois tout de même : une vedette va les repêcher (16) ».

Ce jour-là il y a au-dessus de Malo-les-Bains, sept avions abattus : six allemands et un anglais (17).

LE SANATORIUM DE ZUYDCOOTE

Le service de santé de la Marine, dirigé par le médecin-chef Parcellier chargé du groupe de secteur nord, est équipé pour un effectif de 10.000 hommes. Deux infirmeries secondaires de chacune une dizaine de lits fonctionnent à la caserne Ronarch' et au bastion 32, dans des locaux protégés. L'infirmerie spéciale (Fénelon), que commande le docteur Conde, peut recevoir 150 blessés couchés ; mais, installée dans un immeuble du quai, elle n'offre aucune protection.

Après les premières attaques aériennes, l'infirmerie Fénelon, trop exposée, est transférée le 21 mai à Malo-les-Bains, à la clinique Vilette (300 lits), d'où elle est chassée quatre jours après par l'extension des bombardements. Sortant de l'agglomération, elle s'installe à l'est du fort des Dunes, à la ferme nord de Zuydcoote. Dans cette nouvelle situation, elle est respectée par les avions, mais non par les canons, dont les trajectoires fouillent les arrières du champ de bataille.

L'armée de terre a depuis de longs mois installé une ambulance chirurgicale au sanatorium de Zuydcoote. Cet établissement moderne, qui étale au ras de la plage les blancs alignements de ses vastes bâtiments, accueille en temps normal de nombreux enfants souffreteux qui viennent affermir leur santé en respirant l'air iodé de la laisse de mer. La guerre les a presque tous dispersés, il en reste une trentaine, que la bataille de Dunkerque va tenir enfermés dans une cave pendant quinze jours.

Le sanatorium de Zuydcoote, disposant d'un centre opératoire organisé, possédant de larges possibilités d'hospitalisation et de logement, offrant aux tentes et aux voitures les dégagements de ses cours et de ses jardins, devient, lors de la retraite, le point de convergence de toutes les formations sanitaires françaises repliées.

On y trouve l'Hôpital d'évacuation n° 14, l'Hôpital complémentaire n° 317, les Ambulances médicales n° 3, 77 et 89, les Ambulances chirurgicales n° 203 et 216, la Section d'hygiène, lavage et désinfection n° 180, du personnel de la Marine, et des éléments divers de formations incomplètes, le G.S.D. 60, etc.

Les blessés convergent aussi vers cette cité sanitaire. Un apport journalier est fourni par le front de combat et par les infirmeries ou postes de secours de Dunkerque, de Rosendaël, du Chapeau Rouge, de Malo-Terminus, de la ferme de Zuydcoote, etc. Un flux supplémentaire est déversé par le repli de la 1^{re} Armée. Chaque jour il y a des centaines d'entrées et généralement aucun départ. Ce centre d'évacuation n'évacue pas.

Normalement, le transport des blessés sur mer, dirigés sur Cherbourg, doit être assuré par des bateaux spécialement aménagés ou par des malles. Le 26 mai, le Rouen embarque 420 blessés, mais les jours suivants aucun embarquement n'a lieu. Le Sphinx, navire-hôpital, ne peut, en raison de son tirant d'eau, accéder au port mutilé par les bombardements. Le 30 mai, 800 blessés partis de Zuydcoote pour embarquer sur une malle anglaise sont retardés en route par le bombardement et arrivent trop tard : le navire a été utilisé

pour enlever 3.000 soldats britanniques. Le 31, deux malles anglaises chargent respectivement 800 et 1.400 blessés. C'est l'unique départ en huit jours.

Les blessés affluent à la cadence de plusieurs centaines par jour. Mise à part l'exception du 31 mai, la soupe de l'évacuation ne joue pas. L'embouteillage inévitable se produit dans ce centre hospitalier qui, dès les premiers jours, reçoit plus de blessés qu'il n'en peut soigner. Le flot pressé des arrivants en attente de soins envahit les salles et les cours ; après l'opération ou le pansement la cohue subsiste et s'aggrave chaque jour. Les centaines deviennent des milliers. Il y aura à Zuydcoote jusqu'à 6.000 blessés.

La bataille se rapproche. Les obus tombent sur le sanatorium, pratiquant des trouées sanglantes dans cette foule offerte sans protection aux éclats. Tant de souffrances font de ce lieu un point marquant de l'enfer de Dunkerque.

Tout y est mis en œuvre pour soigner, pour sauver. Le médecin-colonel Dizac, directeur du service de santé du XVI^e C.A., qui vient tous les jours de Dunkerque (18), signale, dans son rapport, l'admirable dévouement et le beau courage dont ont fait preuve le personnel des formations sanitaires militaires et le personnel civil du sanatorium (19) qui lui a prêté un concours sans limites : officiers du corps de santé militaire (20), doctresses du sanatorium, infirmières militaires, sœurs et infirmières du sanatorium, infirmiers et brancardiers militaires. Le sanatorium, englobé dans la zone des batteries, subit des bombardements de 105 ; des obus tombent dans les cours, sur les pavillons, tuant ou blessant des blessés, des médecins, des infirmières, des infirmiers. Dans ces moments critiques, les chirurgiens continuent à opérer, et le personnel (en particulier les sœurs hospitalières et les infirmières) cherche à rassurer les blessés par son calme et ses paroles d'encouragement.

Les divers témoignages décrivent un spectacle hallucinant. L'embouteillage commence sur la rampe d'accès, où les voitures ambulances font une queue ininterrompue. Dans la chapelle transformée en centre de triage, 600 ou 800 blessés attendent sans trop de plaintes. Agenouillés près des brancards les plus lourds de misère, les aumôniers et les prêtres-soldats exercent leur pieux ministère. Le stade suivant est la salle d'opérations. Il y en a trois, où opèrent trois, puis six équipes chirurgicales.

L'aumônier protestant Clavier (21), du XVI^e C.A., dépêché en termes saisissants l'ambiance de ces terribles journées :

« 25 mai... Les décès sont de plus en plus nombreux ; il va y en avoir bientôt une trentaine par jour, et chaque fois plusieurs non-identifiés quant au culte avec une forte proportion de Britanniques. Je demande donc, et obtiens sans difficultés de mon confrère catholique, que nous procédions par cérémonies communes devant la fosse commune, les premiers jours, au cimetière du village, à un kilomètre, parfois sous la mitraille des avions, ou plutôt devant la tranchée où s'alignent les corps étiquetés. Chacun lit sa brève liturgie. Quand il y a lieu, l'aumônier israélite fait de même.

« 25 au 28 mai... Continuellement débordé... La salle de triage est un méli-mélo indescriptible ; on ne sait plus où mettre les blessés qui affluent sans trêve : Français, Anglais, Allemands, Belges, Hollandais, même des femmes et des enfants. Pour la plupart, blessures par bombe d'avion, beaucoup affreuses. Dès le 27 mai, on installe hâtivement, avec notre ambulance médicale, une filiale à Bray-Dunes (22), pour décongestionner. On y envoie d'abord les petits cas : mais bientôt tout déborde ; nous avons un millier de lits, et plus de quatre mille malheureux qui s'entassent partout, trouvant accès aux soins, parfois de première urgence, après une longue attente. Certains sont restés dans des coins pendant un ou deux jours. Nos médecins accomplissent un effort magnifique, de jour et de nuit, ils ne peuvent faire humainement davantage...

« Les abords de la salle d'opération avaient évidemment le même aspect chaotique que la salle de triage,

mais enfin, parmi les malheureux qui s'y entassaient, chacun du moins avait pris rang. Je ne crois pas avoir vu de telles horreurs, même pendant la dernière guerre, lorsque j'étais infirmier-major dans une ambulance ».

L'arrivée des formations du G.A.1 renforce les moyens et le personnel sanitaire, mais le nombre des blessés augmente encore. L'encombrement atteint son paroxysme, on voit Mgr Régent, l'aumônier de la 1^{re} Armée, dont le courage et le rayonnement sont légendaires, transporter des blessés à dos malgré ses 60 ans.

Il est décidé d'évacuer par mer une partie des blessés. Après le faux départ du 30 mai, deux détachements peuvent embarquer le lendemain 31, non sans péripéties, ainsi qu'en témoignent les lignes suivantes du pasteur Clavier, désigné pour partir : « Voyage mouvementé où nous errons de jetée en jetée, de Dunkerque aux bastions, côté Malo-les-Bains, à travers les décombres, parmi les ruines fumantes et les cadavres, notre convoi tournant et retournant plusieurs fois ses soixante autos sanitaires à la recherche du bateau. C'est maintenant, sous les obus, les bombes, la mitraille : une voiture est atteinte et flambe sur le pont que nous venons de traverser ; dans la voiture où je suis en surnombre, à côté d'un officier blessé et du conducteur, trois soldats déjà blessés, mais légèrement, le sont plus gravement par balles de mitrailleuse d'avion ; il faudra les laisser dans la sanitaire qui les ramènera à Zuydcoote, car ils sont désormais incapables de faire le long trajet à pied que nous avons en perspective... si nous trouvons un bateau ».

Il y aura deux bateaux dont le Lady of Mann. Les blessés embarquent au milieu du feu d'artifice de la D.C.A., qui abat deux appareils ennemis.

La dernière nuit, du 3 au 4 juin, un deuxième contingent de blessés peut être évacué sur le New-Haven. Mais ils sont encore près de 4.000, ceux qui, au sanatorium, sur leur lit ou leur brancard de douleur, attendent l'ennemi, prisonniers avant la lettre. La quasi-totalité (23) du personnel hospitalier (70 médecins, 60 infirmières et 700 infirmiers) partage leur sort pour assurer la continuité des soins.

Général J. ARMENGAUD.

- (1) Le Drame de Dunkerque, par le général J. Armengaud, qui vient de paraître chez Plon.
- (2) Marine-Dunkerque, par Maurice Quierre, Edit. Flammarion.
- (3) P.C. de l'amiral Abrial et du général Fagalde.
- (4) Rapport du lieutenant Capion, de la prévôté du XVI^e C.A.
- (5) Témoignage du soldat secrétaire Le Floic, du 19^e Train.
- (6) Témoignage de l'infirmier-brancardier René Pujos.
- (7) Les dames infirmières du corps de cavalerie assistent les blessés dans les dunes avec un dévouement unanimement admiré. Le récit ainsi donné par Mlle de Jesse-Charleval est particulièrement touchant.
- (8) J. Augistrou, de l'E.M. du 4^e Groupe, du 404^e Régiment de D.C.A. (déjà cité).
- (9) Témoignage du commandant Lehr, chef du 3^e bureau de l'E.M. du XVI^e C.A.
- (10) Le 224^e R.I. est le régiment de la 68^e D.I. qui a perdu à l'île Walcheren la valeur de deux bataillons. Ses restes, revenus par mer à Dunkerque, ont constitué un bataillon à trois, puis à quatre compagnies, que le 16^e C.A. a utilisé jusqu'au 31 mai à une double besogne : canalisation et regroupement des isolés, déblaiement des itinéraires. Le P.C. du colonel est au fort des Dunes.
- (11) Rapport du général Barthélémy, commandant le Secteur Fortifié des Flandres.
- (12) Témoignage du commandant Lehr.
- (13) De nombreux rapports confirment que le 28 mai est le seul jour où il ait plu.
- (14) Témoignage du soldat-secrétaire Le Floic, du 19^e Train.
- (15) Témoignage de J. Aupetit, du 78^e R.A.
- (16) Témoignage de René Pujos (déjà cité).
- (17) Rapport du lieutenant Capion, prévôté du 16^e C.A. D'après le journal de marche de la Cie radio 104-82, six avions sont détruits en combats aériens vers 16 heures en moins de dix minutes.
- (18) Le médecin-général Mahaut, chef du service de santé de la 1^{re} Armée, viendra, après le repli, plusieurs fois à Zuydcoote.
- (19) Directeur du sanatorium : M. Gosseau.
- (20) Placés sous la direction du médecin-colonel Tournier, chef de l'H.O.E. 14.
- (21) Les souvenirs de Dunkerque du pasteur Clavier figurent dans son ouvrage : Résistance chrétienne (Editions des Imprimeries réunies, Valence-sur-Rhône).
- (22) Ont été détachés au préventorium de Bray-Dunes : l'Ambulance médicale n° 16, la Section d'hygiène lavage et désinfection n° 16, le Groupe sanitaire de réserve n° 16.
- (23) Les formations du 16^e C.A. : Ambulance médicale, n° 16, Ambulance chirurgicale, n° 216, Section d'hygiène, lavage et désinfection, n° 16, Groupe sanitaire de réserve, n° 16, sont embarqués avec les E.O.C.A. 16.



Quelques brèves nouvelles.

— Le 20 mars, un coup de fil de notre « grand » ami Bernard ROBERT. Toujours très heureux d'avoir de bonnes nouvelles de sa santé, de même que pour sa femme Claire. Le plus jeune rescapé actuellement de notre groupe est en bonne forme, tant mieux et je m'en réjouis. Le bonjour à tous, me dit-il. Voilà qui est fait. Et merci encore de cette bonne surprise.

— De bonnes nouvelles de notre ami Robert FEYRIT qui est maintenant rentré de la maison de repos où il avait été à la suite de son opération. Un grand merci à sa femme de nous avoir donné de ses bonnes nou-

velles et meilleure santé et bon rétablissement à notre vieux copain.

— Mme PARUELLE a eu la gentillesse de nous donner de ses nouvelles ainsi que de celles de notre ami Arsène. J'aurais aimé qu'elles soient meilleures. Notre camarade vient de passer cinq semaines à l'hôpital de Caen à la suite d'une congestion cérébrale. Il lui reste des séquelles côté droit, le pouce et un doigt de la main droite ; il marche difficilement. Il doit avoir aux environs de 84 ans. Souhaitons lui une nette amélioration... et grand merci à son épouse de nous tenir au courant de la santé de notre ami Arsène.

— Toujours de bonnes nouvelles de nos amis Jean et Fernande FRUGIER lesquels se proposent de venir faire un tour à Poitiers, à condition que je lui trace un petit itinéraire pour arriver sans encombre à la Résidence, ceci pour traverser Poitiers. D'accord amis, ce sera fait prochainement. (A l'arrivée : Attention, danger ! ne pas prendre l'escalier à gauche : il descend à la cave... et elle est pleine ! N.D.H.P.)

— Relevons dans « Le Courrier de l'Amicale » du Lien d'avril les noms de KAUFFMAN, BASSINDALE et LAMOURET.

Si en début d'année j'ai des nouvelles de l'ami KAUFFMAN, par contre du côté du gars de Saint-Omer, je n'ai rien, pas plus que du côté du gars des « bêtises de Cambrai » ! S'ils sont adhérents de l'Amicale, ils ne manqueront pas de lire ces lignes et j'espère un petit mot de chacun d'eux. Je vous signale que BASSINDALE tourne autour de 75 berges et LAMOURET autour de 85 bâtons ! Merci d'avance.

Au mois prochain, les amis.

M. MARTIN.

Mle 369 - Stalag I B puis X B.

Les archives de P. DUCLOUX



29 mai 1940 à Lille. Cave où se tenaient le Général JUIN et les blessés.

Kommando 605

« PRISONNIER » DE LA SANTÉ

(La locution est ici employée par euphémisme, ou ironie...)

Ecrivant cet article, ne croyez surtout pas que j'ai commis quelque délit! Non, mais ce titre me rappelle que depuis un an environ je reste cloîtré dans ma banlieue par suite de la maladie de ma femme et de la mienne, arthrose tenace des genoux qui m'empêche de pouvoir assister aux réunions du Bureau en ma qualité de vice-président, et d'être utile à quelque chose. Croyez-moi, j'en suis très peiné.

Prisonniers, certes, nous l'avons été et cela a été très dur (le chef de l'Etat à la télé), mais pour nous, les innombrables qui avons vécu des semaines, des mois et des années derrière les barbelés, ce fut infernal moralement et physiquement. Pour ne rien dire de ceux qui, hélas, tel mon frère, sont morts en captivité et n'ont pu revoir leur pays.

Mais cette souffrance supportée hier avec courage n'est rien en comparaison de celle des « prisonniers de la santé », ceux qui depuis leur retour souffrent dans leur chair et dans leur cœur; ceux qui sont aujourd'hui cloués au lit sans pouvoir bouger; ceux qui, comme un de mes amis, sont aveugles et ne peuvent plus voir grandir leurs petits enfants; ceux qui maintenant seuls n'ont plus que l'amitié des autres.

Aussi, chers amis, vous qui avez la chance, malgré les ans, d'avoir la santé, je vous demande de rester unis, grâce au Lien, de vous serrer les coudes, travaillant ainsi, dans la mesure de vos moyens, à l'établissement de la paix entre les hommes, dans la joie et le bonheur de vivre.

Le Lien d'avril m'apprend qu'à l'assemblée générale notre kommando était représenté, non par moi (hélas cloué à demeure), mais par mes amis PARIS.

Merci à eux d'avoir ainsi témoigné de l'amitié et de la solidarité P.G. Mes regrets sont encore plus grands d'avoir manqué ce rendez-vous.

Merci aussi à ceux qui n'oublient pas notre Amicale: CHEMARIN, OLLIVIER, NAPPEZ, PARIS. A tous un amical salut.

R. LAVIER.



SOUVENIRS

QUE SONT-ELLES DEVENUES ?

Il m'arrive souvent de songer à ce que fut notre captivité, nos conditions de vie matérielles et morales, la cohabitation dans des chambrées surpeuplées, chacun avec son caractère, ses idées, ses goûts, ses convictions, etc.

De ce creuset, il en sortit quelque chose de dur et d'inaltérable, l'Amitié.

Rien jusqu'à ce jour n'a pu l'ébranler.

45 ans après, elle est toujours aussi solide; c'est le côté positif du drame que nous avons vécu.

Il en était de même au travail auquel nous étions astreints.

Je travaillais à l'Usine Magirus Werk III, affecté au magasin des pièces détachées, nous étions environ 40 personnes. D'un côté les Allemands, hommes et femmes, de l'autre, un mélange de peuples, Français, Belges (P.G.), Hollandais, Serbes, Italiens, Russes.

Parmi ces derniers, 6 ou 7 jeunes filles de 17 à 25 ans, Ukrainiennes pour la plupart.

Nos conditions de vie, pour nous les étrangers, étaient à peu près identiques sauf que les déportés civils pouvaient circuler librement et que nous P.G., nous étions sous la botte militaire.

Malgré la barrière du langage, nous nous comprenions, soit par gestes ou quelques mots d'Allemand. Après, par la force des choses, une amitié s'était vite créée par ce « coarbeits » forcé, unis par notre devise « langsam arbeit ».

Le comportement des Russes m'avait surpris, compte tenu de leur situation; arrachées à leur famille (elles avaient entre 17 et 25 ans), déportées dans les conditions que l'on sait, dans le dénuement le plus total; et bien malgré cela, elles avaient le moral (en apparence). Souvent, elles fredonnaient des chants de leur lointaine Ukraine, plaisantant entre elles.

J'en avais déduit que cette gaieté (entre guillemets) était un défi à l'Allemand, un air de dire: « Voyez malgré nos conditions matérielles, notre moral n'est pas atteint et notre âme est intacte ».

Entre elles et nous une amitié sincère s'était instaurée, leur amabilité, leur gentillesse et leur sourire ont contribué à entretenir en nous cette petite lueur que l'on appelle espoir et qui éclairait notre tunnel au bout duquel était la Liberté.

Maintenant, lorsque je songe à ces visages, je me dis que sont-elles devenues? Mariées, mamans, grand-mères...

Comme pour nous, les années ont passé et comme nous elles doivent aussi évoquer leurs vieux souvenirs et se demander ce que sont devenus ces amis Français!

C'est en témoignage de leur gentillesse et de leur amitié que j'écris ces quelques lignes, en leur disant: Merci petites amies.

E. RAFFIN.

V.B. Ancien d'Ulm.

Oui, Edmond, que sont-elles devenues ces jeunes femmes aux beaux yeux noirs pleins de douceurs? Quand elles nous croisaient, elles souriaient comme pour partager et adoucir nos peines et notre exil.

Elles chantaient ces mêmes mélodies slaves que chantaient leurs parents et grands-parents au son des balalaïka...

En elles étaient l'espoir et le courage! Et ces mêmes beaux yeux, oui, comme ils s'enflammaient quand leurs geôliers les rassemblaient; leurs têtes hautaines et fières exprimaient le mépris.

Que sont-elles devenues et quel a été leur retour en terre d'Ukraine? Foyers détruits et familles parties sans retour...

A jamais leur souvenir reste gravé dans nos cœurs. Merci petites amies d'autrefois.

L. VIALARD.

La Gazette de HEIDE

LA VIE EN KOMMANDO

Refrain

Malgré le sort et l'infortune
Le front haut bien crânement
Prisonniers chantons gaiement.
Chacun rêvant à sa chacune,
Attend avec bonne humeur
Des jours meilleurs.
L'amitié réduit la souffrance
Rions donc de tous nos malheurs
Au cœur nous avons l'espérance
De retrouver pour toujours
Notre foyer et nos amours.

I
La vie de kommando
C'est pas très rigolo
On a triste figure
Pour prendre le boulot; (bis)
Ouvriers du Grand Reich
Dans les champs de Nordeich
De faire la culture
Rien, rien ne nous en empêche (bis)
Sous la pluie et le vent
De l'aube au couchant
Toujours nous travaillons
Sans répit ni rémission.
(Refrain)

II
Entre nous nous avons
un singulier jargon
Comme dut bien l'entendre
Le Palais des Nations (bis)
Je cause françaisch
Tu me réponsd belgisch
Et lui pour le comprendre
Il faut parler Polnisch (bis)
Mais lorsqu'on crie: ESSEN
Ou quand il faut SCHLAFFEN
Alors c'est très curieux
Comme on s'entend beaucoup
[mieux. (refrain)]

III
On nous a dépouillés
Depuis la tête aux pieds
Et sauf notre chemise
On nous a tout piqué (bis)
S'ils nous prennent encore
Jusqu'à nos dents en or
Jamais ne sera prise
Notre franche gaieté (bis)
Vivre un jour à la fois
Est notre unique loi
Forts de nos souvenirs
Nous croyons en l'avenir.
(Refrain)

IV
Combattants malchanceux
A présent il vaut mieux
La conscience tranquille
Ne pas se faire de ch'veux (bis)
Vous qui êtes là-bas
Ignorant nos tracas
Au sein de vos familles
Ne nous oubliez pas (bis)
Une lettre un colis
Des parents des amis
C'est déjà dans nos cœurs
Un renouveau de bonheur.
(Refrain)

J'ai eu entre les mains un manuscrit confié par Joanes PEURIERRE, un amicaliste, qui en deux ans collectionna les stalags XA, XB, XC et XI C. Il raconte ses souvenirs de captivité. Il est très intéressant, quoique à mon avis un peu trop étoffé, mais il va y remédier. Il a eu le bonheur, après une dernière évasion réussie, en train, grâce à de faux papiers, de passer Noël 41 chez lui. Il dut auparavant purger une peine de prison civile à Arbois et à Dôle ayant été pris pour un habitant de la zone libre passé clandestinement en zone occupée pour trafic de marché noir.

Il a beaucoup souffert pendant son mois et demi de détention sous la garde de fonctionnaires français pas plus tendres que les Allemands. Il fut expulsé, au

terme de sa peine, de ZO en Zone NONO, par les gendarmes et remis aux soldats français de l'Armée d'armistice qui le reçurent à bras ouverts. Il put ainsi passer sans heurt la ligne de démarcation, à la barbe des Allemands, qui jamais ne se crurent en face d'un P.G. évadé.

Il est venu me voir accompagné de son épouse. J'ai été très content de leur brève visite. Ils voulaient revoir la prison de Dôle. Ils ont dû être déçus car elle a été transformée, il y a un peu moins d'un an, en un superbe hôtel de ville. Les détenus vont maintenant à la maison d'arrêt surpeuplée de Besançon.

Ce camarade m'a dit qu'un Allemand, P.G. à 17 ans, était resté en France à sa libération, son pays et

ses parents se trouvant en pays de l'Est. Employé par un boulanger d'Arbois, il a épousé sa fille et par la suite repris le fond. Il espère bien aller présenter ses enfants et petits-enfants à leurs grands-parents. Ils sont par le fait de parfaits Européens.

Je ne pourrai pas me rendre à votre réunion dans l'Eure. Georges CAMUS et Janette PROST feront comme de coutume le compte rendu qui paraîtra en octobre, septembre étant réservé au cinquantenaire de la déclaration de la guerre.

Je vous souhaite de passer de bons moments ensemble à Hercourt. Chers(es) amis(es) recevez toutes mes amitiés.

Jean AYMONIN - 27641 X B.

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

De nos amis que nous remercions :

LEBLANC Clément, 49110 St-Rémy-en-Mauges.
DELAFOSSÉ Jérôme, 59285 Arneke.
CHAUVEAU Henri, 49330 Châteauneuf-sur-Sarthe, à qui nous adressons nos meilleurs vœux de bonheur et affectueuses félicitations pour leurs noces d'Or.
VAUGIEN Charles, 52000 Chaumont, pour qui nous sommes contents d'apprendre que son opération ne reste plus qu'un mauvais souvenir. A bientôt. (Vu à La Chesnaie en pleine forme).
CENS Jacques, 02820 Saint-Erme.
FLECHER Adrien, 54000 Nancy.
SAUSSURE Juste, 88440 Nomexy.
RELION Charles, 39700 Orchamps.
CHOPLAIN Georges, 37000 Tours.
GRIMAUD Georges, 44330 Vallet.
PICHARD Claudius, 71110 Marcigny.
DEPRET Joseph, 62000 Arras.
AIGUILLON Robert, 79000 Niort.
LAGUERRE Maurice, 54780 Giraumont.
HUITON Robert, 1207 Genève.
SALVAN Emile, 81100 Castres.
POME Joseph, 75009 Paris.
BELLEC André, 95220 Herblay.
BLAIS Henri, 61700 St-Bomer-les-Forges.
CARTIGNY Raoul, 59590 Raismes.
Mme Claudette GILBERT, 88440 Nomexy.
DELAHAYE Gilbert, 76390 Aumale.
GODEMER Marcel, 28130 Maintenon.
GABARDI Jean, 95600 Eaubonne.

GUERS André, 74540 Héry-sur-Alby.
LIVERNAIS Aristide, 45800 St-Jean-de-Braye.
LE PAGE Gabriel, 10380 Plancy-L'Abbaye.
LE NADER Yvon, 29118 Bénodet.
LEFEVRE Roger, 93600 Aulnay-sous-Bois.
MOREAU Maurice, 49350 Lire.
ROBIN Jean, Bressuire 79300.
VIDAL Roger, 63910 Vertaizon.
VEY Julien, 07800 La Voullie.
RAYNAUD J.-M., 31200 Toulouse.
JAFFRAY André, 62158 L'Arbret.
CAMUS Georges, 92320 Chatillon.

CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. VB)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix.

GUICHARD André, 70000 Vesoul.
DARGAUD René, 71100 Chalons-sur-Saône.
JOLYMOUSSE J., 42153 Riorges.
STUCK Joseph, 88450 Vincey.
SIMON Jean, 92500 Rueil-Malmaison.
FAURE Louis, 07300 Tournon-sur-Rhône.
VIRET Henri, 26110 Nyons.
FAIVRE René, 85400 Luçon.
SIMARD Raymond, 26300 Bourg-de-Péage.
GIROUD André, 69410 Champagne au Mont-d'Or.
HUDAN André, 94370 Sucy-en-Brie.
MOUGIN Robert, 93700 Nancy.
PALISSE André, Ville d'Avray.
TREHEUX Roger, 78510 Triel-sur-Seine.
Mme RIFFARD Sophie, 43200 Yssingaux.
THEPAULT Joseph, 28380 St-Rémy-sur-Avre.
ROSENBAUM, 95160 Montmorency.
FOLTETE Jules, 69230 St-Genis-Laval.
GUERBERT Jules, 57380 Faulquemont.
Mme DEMUYNCK Raymonde, 60550 Verneuil-en-Halatte.

GOGER Alexandre, 72000 Le Mans.
BEKER Henri, 94350 Villiers-sur-Marne.
FIGNIER Adrien, 27700 Les Andelys.
SAUGE Gaston, 36600 Valençay.
MIGIOULE Georges, 75014 Paris.
LAMOTTE Robert, 93190 Livry-Gargan.
MINNE-VERHAMME, 4100 Sersaing.
VASSARD-MASSINON, 5700 Auvértais.
BATUT Jean, 75018 Paris.

VIDONNE Paul, 74560 Monnetier-Mornex.
Mme DELAGNES Suzanne, 92250 La Garenne-Colombes.

BERNAY Jean-Joseph, 92370 Chaville.
Mme LAINE Charles, 35133 Parigné.
FUREAU Claude, 17000 La Rochelle.
DEMAN Joseph, 59175 Templemars.
MAGUET Denis, 71400 Autun.
CHABERT André, 38000 Grenoble.
SAINT-SUPERY Félix, 31600 Muret.
PASCAL-VALETTE Fernand, 38500 Voiron.
MARGUERITE Auguste, 35270 Combourg.
MARCHE Ernest, 18220 Les Aix-d'Angillon.
JUBERT Edmond, 83510 Lorgues.
GAILLARD Joseph, 74000 Annecy.
DEMESSINE Roger, 75014 Paris.
GELORMINI Martin, 20243 Prunelli.
FOVET Raymond, 59160 Lomme.
FOUREL Georges, 13100 Aix-en-Provence.
HELGEN Arnold, 06700 St-Laurent du Var.
BAUDIER Roger, 82700 Montech.
MAISONOBE Jean, 15500 Massiac.
AUDET André, 86180 Buxerolles.
CHAUD Etienne, 69009 Lyon.
Mme PRADALIER Marie, 12190 Estaing.
ROHRMANN Jean, 57110 Yutz.
HYBERT Marc, 85000 La Roche-sur-Yon.
DELIE Raymond, 45310 Patay.
BRACONNIER Louis, 75012 Paris.
BRUNIQUEL Joseph, 81320 Murat-sur-Vèbre.
Mme KERLANN, 29411 Landerneau.
BOUHOT Paul, 21140 Semur-en-Auxois.
GONDRIY Maurice, 93140 Bondy.
DELSOL François, 66690 Saint-André.
DECLERCO Jean, 06160 Juan-les-Pins.
SEJALON Maurice, 42390 Villars.
VEBER Charles, 57110 Yutz.
VACHE Paul, 84820 Visan.
TRINQUET F., 91610 Ballancourt-sur-Essonne.
BOULLU Jean, 69960 Corbias.
AUBRY René, 21330 Laignes.
BACRO Edmond, 59300 Valenciennes.
BOTON Maurice, 79320 Moncoutant.
CHIEUS Edmond, 08300 Réthel.
CHENEAU Albert, 44330 Vallet.
CLOUET Louis, 44300 Nantes.
DROUET Albert, 72100 Le Mans.
ESCUDE Marcel, 82300 Caussade.
FOUCHER Albert, 93340 Le Raincy.
GUILLONNEAU Robert, 28800 Bonneval.
HERARD Michel, 10210 Chaource.
LALLIER Maurice, 37210 Vouvray.
LECLERC René, 58000 Nevers, avec l'espoir que sa sciatique ne soit plus qu'un mauvais souvenir.
OZAN Robert, 91380 Chilly-Mazarin.
SAUSSIER Gaston, 10400 Nogent-sur-Seine.
VAGANAY Pierre, 69700 Givros.
SARRY Francisque, 42120 Le Coteau.
PONCIN Gabriel, 01340 Foissiat.
DURY Pierre, 71760 Crury.
ALLAIN Jacques, 27200 Vernon.
REVEL J., 69290 Craonne, qui nous fait part de sa joie d'avoir rencontré au rassemblement de Lourdes l'ami GOUIN qu'il n'avait pas revu depuis 1943, ainsi que l'ami FUREAU.

TRIBOUILLARD Edouard, 14000 Caen.
BOURDON Pierre, 46120 La Capelle-Marival, à qui nous souhaitons la bienvenue dans notre Amicale.
BERT Paul, 60130 St-Just-en-Chaussée.
BIARD Henri, 69100 Villeurbanne.
BOUCHON Gaston, 30150 Montfaucon.
CANAVESIO Adrien, 13400 Aubagne.
Mme Vve CASANOVA Marie-Françoise, 13170 Les Pennes-Mirabeau.
Mme Vve CHAPLAIN Jean, 14750 St-Aubin-sur-Mer.
COULON Ernest, 25000 Besançon.
DEMERGERS Jean, 58000 Nevers.
DHAUSSY Victor, 33740 Arès.
FOSSA Rémy, 30160 Bessèges.
GIRARD Henri, 25520 Goux-les-Usiers.
GOUIN Serge, 28800 Bonneval.
HALLEREAU Joseph, 44330 Vallet.

SPIROU et les Anciens Combattants

Le premier, c'est un magazine pour les enfants, les seconds nous savons qui ils sont.

Le magazine donc, qui n'est pas de nos lectures, a jugé bon de s'en prendre infantilement (n° 2639) à des hommes qui ont beaucoup sacrifié d'eux-mêmes pour défendre ou reconquérir la Liberté — génératrice des libertés pratiques d'exister en toute indépendance, de penser, d'écrire, d'agir, de se déplacer, et même de polémiquer d'insulter, de moquer — sauf à répondre de leur abus.

Ces libertés que des millions d'êtres humains à travers le monde réclament à cor et à cri, luttant et mourant pour elles, SPIROU lui, s'assoierait dessus ? On est en droit de se poser la question. Dans une double page — c'est bien trop d'honneur, même si on en saisit la raison —, le Bulletin trimestriel (n° 121) de l'Amicale belge des stalags V A, B, C reproduit le texte et les caricatures d'une bande-dessinée sur les anciens combattants, leurs tics, leurs tocs, leurs bérets, leurs moustaches, leurs médailles, etc, etc, une charge qui se veut drôle et originale quand elle n'est que bête et méchante :

— « Pourquoi parlent-ils toujours du passé ? »
— « Pour montrer que, malgré le poids des ans, ils n'ont rien perdu des conjugaisons qu'on leur a enseignées à l'école il y a pourtant si longtemps. »
— « Pourquoi sort-on les Anciens Combattants une fois par an ? »
— « Pour les aérer (...) »

etc., etc. tous les vieux clichés de l'anarchisme et de l'antimilitarisme les plus éculés, qui traînent partout depuis on ne sait quand, illustrent cette bande-médiocre où l'esprit de caniveau le dispute à l'indigence d'esprit...

On s'en voudrait de rappeler à ces... « spirouetistes » inconscients le PRIX qu'il a fallu payer, hier, pour la défense de la Liberté, Mais, en vieux « ringards » que nous sommes, nous leur rappelons que la LIBERTE, ELLE, N'EST JAMAIS RINGARDE ! Puissent-ils ne l'oublier jamais ni avoir à le prouver.

HOCHIN Ludovic, 51230 Connantré.
JANET Louis, 74910 Seyssel.
JOUILLEROT Gaston, 25250 Pont de Roide.
KLEIN Jean, 04150 Bandon.
LA FOUGERE Pierre, 24000 Périgueux.
LE GAGNEUX Marc, 45000 Orléans.
LOITRON Robert, 27330 Champignolles.
LORION Roger, La Chapelle-Saint-Luc 10600.
MARGOTTET Emilie, 02300 Chauny.
MATHIEU Pierre, 54130 Saint-Max.
MOLLET André, 59400 Cambrai.
PILLIERE Germain, 10390 Clérey.
LE PENNEC Vincent, 56510 St-Pierre-Quiberon.
CHAPUIS Paul, 54600 Villers-lès-Nancy.
Père REMAUD Irénée, Ande, Côte d'Ivoire.
DESFORGES Pierre, 23000 Guéret.
MEYNADIER Géry, 81100 Castres.
ARDONCEAU Roger, 91300 Massy.
MERIC Roland, 11000 Carcassonne.
MARCHAL François, 88510 Eloyes.
REIMBOLO René, 88100 Saint-Dié.
SAILLET Pierre, 54700 Pont-à-Mousson.
DIDION Jean, 51100 Reims.
Mme WOLFF Carmen, 67000 Strasbourg.
VANNI Baptiste, 13090 Aix-en-Provence.
Mme PLIER Lucie, 92400 Courbevoie.
CADINOT Stéphane, 45160 Olivet.
POUDEVIGNE Jean, 07120 Ruoms.
CHARLOIS Roger, 89330 St-Julien-du-Sault.
ROUZEAU Lucien, 17000 La Rochelle.
RAYMOND Paul, 69008 Lyon.
SISTERNE René, 69470 Cours-La Ville.
BEGUIOT Maurice, 71310 Mervans.
Mme KUENEMANN Claire, 88510 Eloyes.
Mme MENTRE Amédée, 27460 Alizay.
OLLIER Gaston, 34120 Lézignan-La Cèbe.
LEFEVRE Georges, 80000 Amiens.
VANDRIESSCHE A., 59370 Mons-en-Barœul.
QUELLARD Francis, 83610 Collobrières.
SANS Jean, 66320 Vinca.
BERARDI Bruno, 21500 Montbard.
THIZY Jean, 69590 St-Symphorien-sur-Coise.
LAVEZAC René, 81600 Gaillac.
CADIOU Lucien, 69110 Ste-Foy-les-Lyon.
ROUSSARD Henri, 69006 Lyon.
FERNETTE André, 25200 Montbelliard.
PIUMATTI Oreste, 93800 Epinay-sur-Seine.
PELFRENE Bernard, 76370 Neuville-les-Dieppe.
CESBRON Joseph, 49270 St-Laurent-les-Autels.
DELCROY Paul, 06480 La Colle-sur-Loup.
FEVE René, 88000 Epinal.
PAGE Raymond, 75018 Paris.
SUBIRANA Julien, 31000 Toulouse.
PION Marcel, 77320 La Ferté Gaucher.
POISSON René, 17380 Tonnay-Boutonne.
SANIAL Elie, 07310 St-Martin-de-Valamas.
SERRE Pierre, 63620 Giat.
SOYEUX Roger, 02340 Montcornet.
THOMAS Marcel, 48600 Grandrieu.
TISSIER Gabriel, 69560 Ste-Colombe.
VATINEZ Georges, 56390 Grandchamp.

VIVARELLI Dominique, 20200 Bastia.
WEBER Jean, 54700 Norroy-Les Pont-à-Mousson.
DUJARDIN Marie, 5490 Bomal (Belgique).
BROVELLI Henri, 90200 Giromagny.
L'abbé BOUDET Louis, 64410 Arzacq-Arraziguet.
BLANCHON Pierre, 07110 Largentière.
PINLON Max, 33260 La Teste.
VIOUDY A., 38000 Grenoble.
LEVASSEUR Marcel, 75020 Paris.
CABARET Fernand, 95600 Eaubonne.
FAUCHEUX René, 92110 Clichy.
FEYRIT Robert, 33390 Blaye.
PION Virgile, 83700 St-Raphaël.
MINEUR Marcel, 80110 Moreuil.
GAILLARDON Pierre, 48200 St-Chely-d'Apcher.
NIAY Marcel, 77160 Provins.
FERRARI Pierre-Paul, 20218 Ponte-Leccia.
CHERTIER Georges, 18570 La Chapelle-Saint-Ursin.
SITTERLIN Jean-Paul, 67510 Lembach.
MILLON Raymond, 92200 Neuilly-sur-Seine.
GUY Maurice, 69008 Lyon, qui nous apprend en même temps le décès de sa chère épouse en juin 1988. C'est donc avec beaucoup de retard que nous lui adressons nos bien tristes condoléances. Nous sommes de tout cœur avec toi, cher Maurice, et te remercions pour notre C.S.

Mme Vve LEROY, 7360 Boussu (Belgique).
FOUSSARD Maurice, 28630 Bérchères-les-Pierres.
Mme WENGER Germaine, 67140 Barr.
BIZE Jean, 92800 Puteaux.
DAROT Pierre, 64000 Pau.
DEMICHEL Albert, 42840 Montagny.
Mme GALTIER Blanche, 92150 Suresnes.
Mme MIQUEL Pauline, 75020 Paris.
GUERINEAU Claude, 92700 Colombes.
DUPREZ Michel, 59200 Tourcoing.
JACQUES François, 55110 Dun-sur-Meuse.
LECOMPTE Maurice, 49870 Varennes-sur-Loire.
SONNEY André, 39130 Clairvaux-les-Lacs.
CESAR Elie, 38510 Morestel.
ZWARG Paul, 28410 Bu.
Notre ami VIALARD Lucien, 75018 Paris, nous fait parvenir les cotisations de nos amis BELMANS, DENIS, et de notre nouvel adhérent belge : GIROD Daniel.
Mme DORIE Solange, 63400 Champlières.
Mme GAMBY Yvonne, 71850 Mâcon.
GUILLOU Jean-Louis, 78300 Poissy.
BROSSE Jacques, 69510 Thurins.
UCHER Georges, 94500 Champigny-sur-Marne.
BOURDON Pierre, 46120 La Capelle-Jolival.

DECES

Nous avons appris avec tristesse la disparition de :
WITZ Xavier, 02800 La Fére, le 20-10-1988.
LEPIERRES Pierre (Père), St-Jacques, près Landivisiau (Finistère), le 6 mars 1989.
PETIT Pascal, fils de notre ami André, de Reims, le 28 février 1989 à l'âge de 34 ans.
Nous partageons toutes ces peines.

Retrouvailles BERSET - MOURIER. Cette photo date de juin 1941, un an de captivité déjà !

Revoyant cette photo, BERSET écrit : « ...Je m'en souviens, elle a été prise sur une des rotondes herbeuses qui surplombaient nos dortoirs humides... (Ulm). Tous les copains y figurant, je les revois comme si c'était hier. C'est beau le souvenir ! (...) »



Sur la photo. De gauche à droite :

— Debout, 2° : René DRACH ;
3° : Lucien LACOUR ;
5° : Paul GUESQUIN ;
6° : Marcel MOURIER ;
7° : Lucien MUSEY ;
8° : Bruno PORTE.

— Rang du milieu, 2° : André BERSET ;
3° : Roger GARDETTE ; 5° : CAYLA.

— Premier rang,
3° : Raymond MEYER ;
6° : GRANLIN.

Le coin du souzize

par Robert VERBA



Molln, Die Stadt Till Eulenspiegels, c'est-à-dire la ville de Till l'Espiegle, possède un immense lac et un grand canal qui rejoint l'Elbe.

Situées entre Lubeck et Lauenburg, à soixante kilomètres environ à l'ouest de Hamburg, elle avait été requise, de 1939 à 1945, pour héberger un grand commando de prisonniers de guerre.

Parmi eux, Jean Laforêt. Tous les matins il suivait la rive du canal pour se rendre à la ferme qui se situait en dehors de la ville et où il était employé comme homme à tout faire.

Sportif, il faisait sans déplaisir cette petite marche quotidienne de trois kilomètres, aller et retour.

Août 1943. Le bombardement de Hamburg avait assombri toute la ville, mais les habitants restaient sereins, protégés par la prédiction magique formulée par Till l'Espiegle.

Se rendant à la ferme un matin, Jean entendit des cris venant du canal. S'approchant du bord, il aperçut vaguement un corps qui se débattait. Se déshabillant en vitesse, il plongea dans l'eau et réussit à ramener un homme sur la berge.

A sa stupéfaction il reconnut le feldwebel Kdo-führer !

Ce dernier, parlant un peu français, s'exclama :

— Merci ! Merci ! Vous m'avez sauvé la vie.

— Il n'y a pas de quoi, répondit Jean.

— Si vous pas là, moi peut-être mort. Vous, courageux. Moi vous donner quoi ?

— Mais rien, je n'ai fait que mon devoir.

— Si, si, moi vouloir faire quoi pour vous ?

— Et bien, dit Jean, je vais vous demander quelque chose. Voilà : ne parlez à personne de ce qui vient d'arriver.

— Vous courageux et aussi vous, modeste...

— Mais non, dit Jean, je ne tiens pas à ce que mes copains soient au courant, car je ne veux pas me faire « casser la gueule » en rentrant ce soir au kommando !

Le feuilleton du " LIEN " (exclusivité)

« L'ENCHTIBE »

Roman inédit d'André BERSET.

Résumé de l'épisode précédent :

Antoine Blavien, un titi parisien débrouillard au passé déjà tumultueux, part faire son service militaire bien décidé à exploiter cette nouvelle forme d'existence.

Avec un tas de braves gars qui, comme lui, ne jouissent pas de protections occultes, il est incorporé dans un régiment de la ligne Maginot, et en avertit ses parents.

Il en rajoute même en se remémorant toute la papperasserie qu'il a remplie depuis deux jours :

Inscrit sur le registre, matricule de recrutement du Sixième bureau sous le n° 412.

Classe 38. Incorporé à partir du 1^{er} septembre 1938.

Il le voit déjà, le Cécel, en train de se gonfler auprès de ses copains de bistrot :

— « Mon fils, c'est un des p'tits gars de la ligne Maginot! »

Ça va en jeter...

Justement, les forteresses, on ne paume pas de temps pour les attaquer là-dessus, les marloupins. C'est un « deux ficelles » qui s'y colle dans le réfectoire où on les a rassemblés.

— « Vous êtes ici dans la C.E.O., cela signifie : Compagnie d'Equipages des Ouvrages. La tâche qui vous attend va être ardue, car nous avons pris beaucoup de retard sur nos voisins d'en face dont les menaces se précisent. Je ne vous cache pas que vos classes vont être accélérées. Six semaines maximum. Il y aura beaucoup à faire. Nous comptons sur vous. Rompez! »

Antoine en voit certains qui chialent dans leur coin. Inquiets, désemparés. Il y a de quoi. Il les rassure à sa façon :

— « Vous cassez pas le bonnet, les gars! Deux ans, c'est vite passé. Et puis, vous savez, les mecs qui ne font pas leur régimetoque, c'est pas des hommes. Toute leur vie ils sont complexés. Des pommes ils ont l'air quand une poulette leur demande où ils ont fait leur griffe. Des malades qu'elles se pensent, des diminués. Et à leurs mominars, plus tard, qu'est-ce que vous voulez qu'ils leur jactent? Même pas un souvenir héroïque à leur foutre dans la cafetière. Les chiards ils savent pas quoi dire à leurs potes à l'école. C'est la même chose pour ceux qui se goinfrent des casernes dorées à Pantruche. Chouchoutés, ménagés, dorlotés. En perm tous les soirs. Dans leurs dodos bien bordés par mémée. Des gaufrettes c'est. De la demi-porcif. De l'extrait de pédouille. Allez! Tenez! On va se taper un demi de blonde bien tassé, la bibine elle est chouette par ici, ça vous changera les idées ».

Il ne manque pas de courage, notre jeunot, pour jaspiner de la sorte, parce que, le moins que l'on puisse dire, c'est que ça ne va pas épais de par le monde.

De l'autre côté du Rhin, à deux pas d'où ils se trouvent, ça remue drôlet. On veut de l'espace vital. On menace de chicore à tout berzingue à grands coups de discours déclamatoires, diffamatoires, incantatoires, superfétatoires. Le ton monte par dessus les frontières. Les menaces itou. On défile en exhibant des drapeaux flamboyants, des bannières tapageuses, des oriflammes intrépides, des étendards revenchards, des banderoles hargneuses. On étale la force brutale. On accule au rouge vif des forcenés fanatisés. Des chœurs vengeurs et agressifs sont encadrés par des milliers de flambeaux symbolisant la grandeur retrouvée.

Noszigues, à côté, avec nos petites cuisines politiciardes habituelles, on ne fait pas le poids. Il y a même des types pour promouvoir le pacifisme. Des idéalistes. C'est bien le moment.

Quand même, les dirigeants s'apercevant, enfin! que les choses deviennent sérieuses décident de maintenir sous les drapeaux la classe libérable fin septembre. On va plus loin en rappelant la classe 36. On convoque certaines catégories de réservistes des ouvrages fortifiés : officiers, sous-officiers. Cela crée un foutoir abominable. Alors! vous pensez, nos jeunes recrues, là dedans, elles sont un peu paumées.

Le seul avantage, pour nos gamins, c'est qu'ils sont pris en charge par les anciens de leurs anciens. Dès qu'un zigou de la classe 37 veut chichailler un bleu

de la classe 38, on voit un « vioc » de la classe 36 qui prend les crosses du jeunot. Du coup, nos gamins se rassérènent. Ils n'ont pas à souffrir les avanies intrinsèques à leur condition. Ce n'est pas eux qu'on enverra chercher la clef du champ de tir.

Heureusement d'ailleurs; car pour le reste, on ne les ménage pas. Les officiers supérieurs, qui ont le sentiment de leurs lacunes, veulent mettre les bouchées doubles. La journée commence à cinq heures et demie du matin. Et, en avant! De l'exercice! De l'exercice! Hardi les gars! Toute la gomme. A fond! A outrance! jusqu'à l'usure de l'homme avec, entre temps, une petite piquouse par ci, par là. Contre tout : la variole, la typhoïde, le tétanos plus, en rab, un tas de maladies salopardes dont ils n'avaient jamais entendu parler. On veut qu'ils crèvent en bonne santé. Y'en a qui dérouillent. D'autres qu'ont le traczir. Qui s'écroulent rien qu'à voir l'infirmary passer les aiguilles. Vite fait on les requinque, et c'est reparti : « Une... deux! Une... deux! »

A ce rythme-là, ils n'ont même plus le temps d'avoir le spleen, les parpaillots.

Compte tenu des événements et de l'atmosphère qui règnent, le quartier est consigné. Pas le droit de sortir de la caserne pour s'en jeter un. Mais ils sont tellement crevés, qu'ils ne s'en aperçoivent même pas. Le soir, le temps d'ôter leur froc, leur long calcif, de mettre leur limace en gros coton rugueux, et, ça y est, ils plongent dans les vaps.

Antoine, lui, il trouve tout ça formidable. Jamais il ne s'est senti aussi bien. Il continue à s'engueuler, par lettres interposées, avec son dab qui sait tout ce qu'il n'a jamais connu. A remonter le moral de ses copains de chambrée. A leur donner des conseils pour leurs petites amies, lui qui n'en n'a pas. Il vit une expérience fabuleuse. Plus de solitude. D'existence en marge des autres. Il se sent, au contraire, la locomotive d'un groupe.

Après un essai de masques à gaz qui devient une vraie partie de rigolade, on les emmène, pour la première fois, après une marche de cinq kilomètres, voir cette fameuse Ligne Maginot dont on leur rabat les esgourdes depuis qu'ils sont arrivés au camp.

Au même, ça lui fait une impression formidable. Une espèce de blockhaus au milieu des champs. Une masse de fer et de béton surmontée de tourelles d'acier. Avec des meurtrières en biais. Tout cela entouré de barbelés et de chevaux de frise. C'est froid, lugubre, impersonnel, mastoc.

Les officiers leur expliquent qu'à l'intérieur de ce monstre ils seront en sûreté, inexpugnables; mais tandis que ses camarades regardent ça admiratifs, notre marmouset n'est pas convaincu. Ce truc là, il estime qu'à la rigueur ça peut ralentir la marche de l'adversaire, mais il ne voit pas comment ça peut l'arrêter. Il n'ose pas l'exprimer, tous les trouffignes en font tellement un monde, qu'il craint de passer pour un béotien. Le soir, il l'écrit à ses parents sans se soucier des pape-lards qu'on leur a fait signer, par lesquels ils s'engagent à ne rien dévoiler de ce qu'on leur montre. Tu parles! Les fridolins, il y a longtemps qu'ils savent ce qui se passe chez nous. Ça aussi c'est encore du bidon pour impressionner le populo.

Naturellement, Cécel lui répondra qu'il se prend toujours pour le plus fortiche. Du moment qu'on lui a dit que la Ligne Maginot était imprenable, c'est qu'elle l'est; un point c'est marre! Toujours les idées préfabriquées quoi! Ça dure depuis des siècles, y'a pas de raisons pour que ça change. La bonne ferte d'entour-loupeurs, c'est du permanent.

L'avantage de cette visite à la Ligne fortifiée, c'est que ça leur permet de voir, pour la première fois, le petit bourg de Soufflenheim où ils gisent.

Ce n'est pas du tonnerre, encore que les maisons en soient coquettes et pittoresques. Ils aperçoivent même un nid de cigognes en haut d'une cheminée. Les habitants passent indifférents. Les noms de rues sont indiqués en deux langues, il en est de même des titres des journaux placardés à la vitrine de la buraliste. Ça les déconcerte. Antoine se rencarde auprès du caporal Murat :

— « Dis donc, y'a un cinoche dans ce bled là? »
— « Oui, le dimanche, mais il ne passe que des films allemands ou sous-titrés allemands ».

— « Ben, on va drôlement se poêler! »
Le ciné, c'est ce qu'il regrette le plus. Justement, à pantruche, histoire de conditionner le pékin, on passe

Marloupins : Jeunes malins

Régimetoque : Le service

Griffe : Régiment

Pantruche : Paris

Gaufrettes : Petites natures

Chicore : Guerre

Chichailler : Chercher noise

Traczir : Peur

L'infirmary : L'infirmerie

Les parpaillots : les jeunots

La bonne ferte : La bonne aventure

Se poêler : S'amuser

Entourloupeurs : Exploiteurs

Rider : Impeccable

Dessouder : Tuer

Cranoucher : Crâner

Serre-pattes : Sergent

Bagoter : Dépenser

Chouaille : Amusant

La factanche : La facture

Les rosbifs : Les anglais

Gradouches : Gradés

« Double crime sur la Ligne Maginot », « Trois de Saint-Cyr », « Deuxième bureau contre kommandantur », « Entente cordiale ». Tout ce qui faut pour mettre dans l'ambiance quoi!

Et l'existence continue. Des exercices. Etudes d'armes. Des exercices. Examens de capacités intellectuelles : dictée, rédaction, problèmes. Des exercices. Douche, coupe de cheveux au quart de poil. Des exercices. Maniements, corvées de quartiers, plûches. Des exercices! Des exercices! Des exercices! Oh là là!

Les jours passent rapidos. Nos loustics s'endurcissent.

A la fin de la deuxième semaine, au rapport quotidien, on leur annonce qu'étant donné leur bonne tenue et les efforts qu'ils ont accomplis, le commandement a décidé de leur octroyer quartier libre le dimanche, de quinze à vingt et une heures. Mince! Ça va être leur première sortie en uniforme, faut être rider. Le juteux les a avertis :

— « On vous examinera au poste de garde. Celui qui ne sera pas convenable fera demi tour! »

Comment qu'ils foncent les firellins de la chambre quarante-six. Toute la matinée ça astique, ça brique, ça frotte, ça coud, ça répare les frusques en délabre.

A midi, au réfectoire, le lieutenant vient leur donner ses derniers conseils de mère poule : ne pas chahuter, ne pas s'ennivrer, ne pas être incorrect avec la population locale.

— « Ouais, mon lieutenant! »

Qu'ils hurlent, les gugusses. Les anciens en sont malades, jamais ils n'ont vu des bleus pareils. Plus gonflés qu'eux quand ils l'étaient. Plus irrespectueux envers les « ancêtres ».

— « Y'a pas, qu'ils se disent, les traditions se perdent! »

A quinze plombes, recta, ils foncent.

Un déferlement c'est. Une trombe. Une tornade. La mousson en plus violent qui dégringole les escalas quatre à quatre, traverse la cour en cavalant, et qui, brusquement, s'arrête à quinze mètres du poste de garde.

— « C'est pas tout, les mecs; qu'est-ce qu'on fait? On salue le drapeau? Et le planton? »

Antoine, ses groles sont un peu jaunes; il n'est pas parvenu à les « ravoir ». Phago, c'est ses boutons qui ne brillent pas. Régou, c'est son ceinturon qui est mat.

Ils décident de passer tous ensemble. Les 20 en même temps. Ça se verra moins.

Le cabot-chef de service les bloque au portail. Il fait le tour de la bande d'un œil soupçonneux. Ce con, on ne lui a pas dit de fayotter! Mais il ne peut pas bigler les détails. Nos lascars filent. En « ville ».

Toute la bande compacte fait une dizaine de mètres. Ça y est! Les voilà libres! Libres! Libres! Ah! non, merde! Visez, un serre-pattes! Bon, voyons, qu'est-ce qu'on leur a appris? Ah! oui, le regarder droit dans les yeux, la tête haute, le port martial.

Faut voir le résultat. C'est gauche, saccadé, hésitant, mollasson. C'est la première fois qu'ils se farcisent un truc pareil. Ils se trouvent d'autant plus ridicules, que l'autre ne les regarde même pas; se contentant de répondre distraitement à leurs saluts empruntés.

Une bande de griffetons qui sortent pour la première fois, vous ne savez pas ce que ça fait? Eh! bien, ça va au photographe. Pour la gloire éternelle. Pour les souvenirs à ressasser. Pour épater les parents. Eblouir la petite amie qui vous attend au pays (du moins, on le suppose). C'est comme ça dans toutes les armées du monde. Le prestige de l'uniforme, il paraît qu'il n'y a pas mieux. Il faut l'exploiter. Peut-être qu'au même moment, de l'autre côté de la frontière, zwanzig frisons qu'on s'appête à dessouder en font autant.

C'est le caporal Murat qui leur a donné le tuyau. Lui aussi il doit y tenir à son portrait pour cranoucher auprès de ses proches en leur montrant « ses » hommes.

Ils rentrent un par un chez l'artiste qui est en train d'opérer. Son client est un jeune officier qui se fait « tirer » assis à une table, entre une fenêtre et un réflecteur. Massés derrière, nos tourlourous regardent cela silencieusement, prudemment, intimidés. Plof! Flash! « Souriez! Ne bougez plus! Merci ». La lumière s'éteint. Le jeune officier se lève et se retourne. Sa veste est tenue, dans le dos par des ficelles. Il l'enlève. Nos zigotos constatent qu'en fait il s'agit d'un bleu. Comme eux. Qui utilise les costards fantoches de l'homme de l'art pour se faire mousser.

— « Ah! La vache! »

— « C'est du bidon! »

— « Eh! mon général, t'envoie ça à ta poule? »

— « Tu bagotes tout le monde pour l'avancement ».

(A suivre)

Tous droits réservés. A. BERSET,

Le Lien VB - XA, B, C et A.C.

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - X ABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à, le

Signature,

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 453

HORIZONTALEMENT :

I. - Idéaliste. — II. - Nictation. — III. - Clitie. - Le. — IV. - Rame. - Muer. — V. - Epais. — VI. - Di. - Nombre. — VII. - uD. - Du. - Air. — VIII. - Leur. - Misa. — IX. - Errements.

VERTICALEMENT :

1. - Incrédule. — 2. - Dilapider. — 3. - Ecima. - Ur. — 4. - Atteindre. — 5. - Lai. - Sou. — 6. - Item. - Me. — 7. - Si. - Urbain. — 8. - Tôle. - Rist. — 9. - Enerveras.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 2^e trimestre 1989

Cotisation annuelle : 50 F donnant droit à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE VB - X A, B, C, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 50 F par mandat, versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D, ou chèque bancaire.